

# Ce que Jean Bastia pense de l'Opérette

J'aime flâner dans Paris, au hasard de ses rues neuves ou vieilles, parcourir les quartiers les plus divers et j'apporte à ce goût la passion que nous mettons à toutes choses, nous les vieux Parisiens (de Toulouse, de Marseille, ou d'ailleurs!).

Je ne me fie pas uniquement à mes propres lumières et, pour mieux éclairer ma lanterne, c'est à M. Jean Bastia que je suis allé demander s'il y a loin, de Montmartre à la rue Daunou.

— Qui et non ! m'a-t-il répondu, bien qu'il n'ait pas vu le jour au pays des vergers. A vrai dire, j'ai fait plusieurs fois la route, ou, pour mieux dire, j'ai déjà joué l'opérette. Et votre curiosité ne saurait m'arracher la date fatidique à la quelle j'ai commencé ces tournées de banlieue où débutaient aussi Signoret, Vargas, Séverin, Lurville, Decœur et tant d'autres.

— Mais pourtant...

— Vous saurez seulement qu'agé de dix-sept ans à peine, et après mes débuts dans *La Femme à Papa*, l'opérette d'Hervé, je figurais, dans une pièce dont l'action se déroule à Venise, un grand kalife de je ne sais plus quelle Turquie: affublé de la plus belle barbe blanche du monde, vêtu d'habits brodés d'or et incrustés de pierres, je venais, vieillard auguste, demandé au Doge la main de sa fille. Le Doge était Lurville. Ceci se passait sur la scène du Théâtre de Saint-Germain-en-Laye, où nous créions l'opérette.

— N'avez-vous pas été infidèle au théâtre ?

— Si ! J'ai sombré dans le journalisme, la chanson m'a renfloué, et au Perchoir, en 1924 — ah ! voici enfin un millésime avouable ! — je repris, après mon ami Signoret qui l'avait créé, le rôle d'Adam dans une opérette intitulée *Bébel et Quinquin*, écrite en collaboration avec M. Paul Cloquemin pour le livret et avec M. Chantrier pour la musique.

— N'y est-il pas question d'un diplôme ?

— Dont la queue est tout simplement devenue celle de notre habit noir... Vous

y êtes ! Ce fut là mon deuxième début dans l'opérette. Plus de vingt-quatre ans s'étaient écoulés...

— Neuf ans plus tard...

— Nous y voilà ! Au Théâtre Daunou, je



(Photo G.-L. Manuel frères.)

JEAN BASTIA

me retrouve pourvu d'un de ces rôles de Lurvette, comme on disait autrefois. Lurvette était un merveilleux chanteur de musique légère, né et mort à Toulouse au

XVIII<sup>e</sup> Siècle, qui a donné son nom au rôle des ganaches d'opérette.

*Dix-neuf ans* est déjà vieille de cinq ans.

Certains critiques ont trouvé que la musique y est telle qu'on l'écrivait alors (Et voilà qui prouve qu'il est encore quelques critiques qui savent ce dont ils parlent !)

— D'où vient ce retard ?

— Hélas ! Combien y a-t-il de directeurs de théâtre qui lisent les manuscrits qu'on leur apporte ? L'un d'eux, jadis, disait en montrant sa corbeille à papier : Mettez ça là !

— C'était plutôt brutal !

— C'était franc. D'aucuns se lamentent : Il n'y a plus de pièces !... Y a-t-il encore des directeurs ? Souvenez-vous des Espagnols de l'opérette classique ! Au Théâtre Daunou, Jane Renouardt avait déjà monté *Elle ou moi*, pièce que j'avais tirée d'une nouvelle de Mark Twain.

— Et de la chanson, monsieur, qu'allez-vous me dire ?

— Rien ou presque. C'est un sujet qui me tient trop à cœur, voyez-vous ! Et j'ai tant de choses à en dire au contraire que je vais sans doute faire paraître un livre sur Montmartre.

— Y a-t-on beaucoup évolué ?

— Certes, et les femmes, ne sont pas étrangères à ce changement. J'en ai connu autrefois, de fort intelligentes — et leur avis en est la preuve — qui reconnaissaient ne pas s'amuser beaucoup, beaucoup à écouter nos chansons qui n'étaient pas écrites, j'en conviens, en vue de leur plaisir. Et puis... la scène, le décor, ou du moins le rideau, l'éclairage, le geste, le smoking, tout cela, c'est aussi du nouveau. Se douterait-on seulement de la hiérarchie que l'on avait autrefois, dans le vieux Montmartre où la chanson n'était qu'une chanson ?

— Et d'elle, que pensez-vous encore ? de ce rythme nouveau qu'elle a adopté aussi ?

— Ah ! le rythme, voilà qui est parfait pour l'opérette ! Mais pour la chanson, voyez-vous, me confie M. Bastia, je l'abhore !

CLAUDE CEZAN.